

Les articles du *Devoir* (Montréal) publiés à l'occasion de la visite du Québec par André Malraux en octobre 1963.

1. André Malraux : «*Ce n'est pas la politique qui m'intéresse... C'est l'histoire !*», «Le Devoir», 6 octobre 1963.

Notre collaborateur André Patry nous avait remis un article sur André Malraux en prévision du voyage que celui-ci devait faire au Québec en octobre et qu'il a été amené à contremander par suite des élections brusquées du 14 novembre, le climat électoral de la province ne se prêtant guère à la visite de ce grand écrivain. Mais, s'il s'était trouvé parmi nous aujourd'hui, M. Malraux – qui est ministre d'Etat aux Affaires culturelles – aurait sans doute été rappelé dans son pays où vient d'éclater la crise que l'on sait. Il convenait peut-être aujourd'hui d'évoquer la personnalité de M. Malraux qui, par le dédain qu'il professe à l'égard de la politique et son goût pour «l'histoire», se rapproche de de Gaulle auquel il est d'ailleurs toujours resté fidèle (NDLR).

«*Ce n'est pas la politique qui m'intéresse. Sinon, je serais allé au Parlement. C'est l'histoire*». Cette réponse, André Malraux l'a donnée à maintes reprises à des journalistes qui le questionnaient sur sa vie ou ses idées. Elle éclaire singulièrement la façon dont l'écrivain conçoit son rôle au sein du gouvernement français. Malraux s'est toujours défendu d'appartenir à une formation politique. Quand il consentit, en novembre 1945, à entrer dans le cabinet du général de Gaulle comme ministre de l'Information, il indiqua clairement qu'il entendait être un technicien et non un politicien. Et c'est en cette même qualité que Malraux accepta, en mai 1958, de faire partie pour la deuxième fois du gouvernement français.

La fidélité au général de Gaulle est synonyme pour Malraux de fidélité à la France, car l'écrivain considère que de Gaulle incarne la France de nos jours au même

titre que Jeanne d'Arc et les héros de la Révolution française l'incarnerent en leur temps. Cette fidélité à de Gaulle explique que Malraux ait abandonné son portefeuille en 1946 à la chute du général et qu'il l'ait repris en 1958 au retour du général. Elle rend compte également de l'attitude de Malraux entre les deux gouvernements dirigés par de Gaulle.

La retraite de Malraux

Quand en 1947 des amis du général de Gaulle fondèrent le Rassemblement du peuple français, Malraux accepta d'en être le délégué à la propagande. Mais lorsqu'en dépit des succès remportés par le R.P.F. aux élections municipales de 1947 et aux élections nationales de 1951 le général de Gaulle se retira de la vie publique et retourna à ses livres, Malraux en fit autant. Toutefois, il resta gaulliste, comme on reste fidèle à une idée ou à un symbole. *«Je n'envisage de participer ni à un regroupement ni à un nouveau parti. Je ne suis ni mendésiste, ni néo-quoi-que-ce-soit : je suis gaulliste»*, écrivait Malraux en janvier 1955.

Pendant les douze années qui s'écoulèrent entre le premier et le deuxième gouvernement de Gaulle, Malraux maintint des rapports très étroits avec le général, qui n'avait jamais abandonné l'idée de reprendre le pouvoir. Il en fut l'un des informateurs les plus sûrs, l'un des conseillers les plus avisés. J'en eu une preuve inoubliable en décembre 1957 lorsque, au cours d'un entretien particulier que m'accorda M. Malraux, il fut question de l'attitude britannique devant le Marché commun européen. Par ses observations, M. Malraux me convainquit une fois de plus de son étonnante lucidité.

Malraux et la vie internationale

L'action de Malraux sur la scène internationale s'est déroulée en deux phases bien distinctes. La première, qui débute avec le deuxième voyage en Indochine (1925) et se termine avec la défaite des Républicains espagnols, est celle où Malraux, méprisant l'idée de patrie, ne s'intéresse qu'à l'homme, dont il veut exalter la «part divine». C'est

la période de la fraternité virile, celle que les critiques littéraires ont qualifiée de «romantique». Malraux veut être là où l'homme souffre; il veut réunir les faibles ou les vaincus en troupes d'élite et organiser leur assaut contre les structures qui les oppriment. C'est l'époque où l'écrivain est tenté par le marxisme, non en tant qu'idéologie mais en tant que technique, en tant que «méthode d'organisation des passions ouvrières». Malraux n'a jamais été marxiste, et Trotsky le lui a d'ailleurs rappelé. Du reste, l'écrivain a déjà déclaré :«*Je ne suis pas anticlérical, et pas tellement libéral en politique...*»

A l'annonce du pacte germano-russe de 1930, Malraux rompt ses derniers liens avec les communistes, puis s'enrôle dans l'armée française. C'est alors qu'il découvre la France, sa patrie, qu'il portait déjà en lui depuis ses premiers livres. Son image ne le quittera plus. Quelques années plus tard, c'est la rencontre avec de Gaulle. «Enfin, j'ai vu un homme», s'exclame le général. Cette rencontre est décisive. Malraux n'a désormais plus qu'une idée : servir la France, dont le général de Gaulle lui paraît l'incarnation.

L'aventure chinoise

Malraux découvre l'Extrême-Orient au cours d'une mission archéologique qu'il accomplit en 1923-24 en Indochine. Quand il arriva dans cette région, il y perçut les premières manifestations de cette opposition grandissante à la tutelle française qui devait aboutir, trente ans plus tard, à l'indépendance des Etats indochinois. Dès 1924, la propagande communiste fut à l'œuvre en Indochine; les ordres venaient de Canton où Borodine, de concert avec Tchang-Kai Chek, préparait le soulèvement de la Chine contre l'occupation étrangère. Malraux fut vite gagné à la cause indochinoise, et de retour au Viêt-Nam en 1925, il y fonda le journal *Indochine* qui devait devenir l'organe de mouvement nationaliste Jeune Annam.

De l'Indochine, Malraux passa en Chine, à Canton, pour se mettre en rapport avec Borodine, délégué du Comintern auprès du parti nationaliste chinois. On n'est guère

renseigné de façon précise sur le rôle joué par Malraux dans les événements d'Extrême-Orient entre 1925 et 1927. Ses romans (*Les Conquérants*, *La Condition humaine*) ont l'accent du vécu; mais il ne faut pas oublier que Malraux est un artiste admirable. Dans une lettre à Edmund Wilson, alors rédacteur du *New Republic*, l'écrivain reconnut qu'il avait organisé le mouvement Jeune Annam et qu'il avait même agi comme commissaire en Indochine et à Canton. Mais d'après le professeur W. H. Frobock, de Columbia University, Malraux n'aurait jamais assisté aux événements décrits dans ses livres, lesquels ne seraient que le fruit de son imagination tragique. Il est bien possible que Malraux soit «un peu le complice de sa légende», comme l'affirme le professeur Frobock; mais nul ne peut douter que l'auteur de *La Condition humaine* ait effectivement collaboré avec les Vietnamiens et les Chinois à l'heure où ceux-ci se dressaient pour la première fois contre le colonialisme européen.

La lutte en Espagne

En 1934, peu de temps après l'accession au pouvoir de Hitler, Malraux et Gide furent chargés, par la gauche française, de se rendre à Berlin pour obtenir du chancelier allemand la mise en liberté de Dimitrov et de Thalman, inculpés d'avoir incendié le Reichstag. A cette époque, Malraux faisait partie du Comité mondial antifasciste et de la ligue contre l'antisémitisme. Comme on le pense bien, Hitler refusa de recevoir les deux délégués français.

Deux ans plus tard, c'est la guerre civile en Espagne. Deux jours après le déclenchement des hostilités, Malraux est à Madrid. Il offre aux Républicains de former une escadrille de volontaires étrangers. En peu de temps, il réunit une vingtaine d'appareils de combat. Il prend part à soixante-cinq missions, dont quelques-unes très périlleuses. Il est d'ailleurs blessé à trois reprises. A la suite de l'engagement au-dessus de Teruel, où son escadrille est réduite à néant, Malraux devenu colonel de l'armée espagnole, part pour les Etats-Unis et le Canada afin d'y recueillir les fonds nécessaires à la reconstitution des forces aériennes qu'il dirige. Le succès de sa mission est complet, sauf, peut-être, à Montréal, où l'on voit surtout en lui un «communiste notoire».

Puis, c'est la défaite républicaine, le pacte germano-russe, et l'invasion de la Pologne par les hordes nazies. Malraux s'enrôle dans les chars d'assaut français et part pour le front. En juin 1940, blessé, il est fait prisonnier. Quelques mois plus tard, il parvient à s'évader. Il gagne le maquis où il devient le colonel Vincent Berger. Désormais, il n'a plus qu'un désir; libérer la France, à laquelle il a maintenant pleinement conscience d'appartenir. En 1944, Malraux est de nouveau arrêté, puis mis en liberté par les forces françaises libres. Il reprend la lutte dans le nord-est de son pays où il rencontre le général de Gaulle. Dorénavant, ces deux hommes ne se quitteront plus. Le sort de Malraux sera étroitement lié à celui du général, dont il partagera les heures de gloire et aussi les moments d'adversité.

Malraux et l'Algérie

André Malraux est de nouveau membre du cabinet français. Depuis mai 1958, il est en effet ministre d'Etat, chargé des relations culturelles. Bien qu'il se défende de faire de la politique, Malraux est, en sa qualité de membre du gouvernement français, appelé à faire connaître son opinion sur les événements qui intéressent l'avenir de son pays. Il est du reste l'un de ceux que le général de Gaulle écoute attentivement.

Depuis qu'il est ministre, Malraux a été chargé par le président de la France d'un grand nombre de missions à l'étranger, dont certaines avaient un caractère nettement politique. Il a été reçu par les empereurs du Japon et de l'Iran, par les présidents des Etats-Unis, du Brésil et du Mexique, par le roi de Grèce et par le Premier ministre Nehru. Il a visité plusieurs pays de l'Afrique noire et de l'Amérique latine. Une mission, à Bamako, a été particulièrement fructueuse et a contribué à dissiper certains malentendus entre la France et le Mali.

En entrant dans le gouvernement français à un moment où son pays tentait d'écraser la révolte algérienne, Malraux savait très bien qu'il aurait à [*illisible sur nos photocopies*] étaient déjà connues. Dès janvier 1955, soit moins de trois mois après les débuts du soulèvement algérien, Malraux écrivait : «*La politique colonialiste n'est pas*

la mienne, mais on peut la concevoir cohérente. La politique de création de l'Union française aussi. Celle qui proclame les Droits de l'Homme en refusant de les reconnaître, qui espère concilier les fellaghas et les "gros colons" est inintelligible». Quelques semaines avant le retour du général de Gaulle au pouvoir en 1958, Malraux avait protesté avec plusieurs intellectuels français contre la saisie de *La Question*. Mais, le 26 juin 1958, au cours d'une conférence de presse, le ministre d'Etat déclarait : *«Cette fois l'Algérie doit opter entre deux parts entières : celle que lui donneraient les fellaghas, celle que vient de lui donner la France, et nous avons vu plus de musulmans acclamer de Gaulle qu'il n'y a de fellaghas dans toute l'Algérie. Les fellaghas se présentent comme étant le fer de lance du mouvement révolutionnaire. Mais si la lance n'avait pas de hampe ? Que fait-on avec des fers manchés ?»* Et le ministre ajoutait : *«On m'a interrogé encore sur la torture. Aucun acte de torture ne s'est produit à ma connaissance, ni à la vôtre, depuis la venue à Alger du général de Gaulle. Il ne doit plus s'en produire désormais...»* Deux ans après, lors d'une conférence de presse donnée à Mexico, Malraux disait : *«100.000 Algériens combattent avec les troupes françaises, alors que le F.L.N. a reconnu ne posséder que 30.000 partisans. Pourquoi alors faire cas de 30.000 hommes et ne pas faire cas de 110.000 autres ?»*

L'attitude du ministre Malraux devant le conflit algérien soulève une interrogation. Malraux s'était identifié jusque-là avec les forces généreuses du siècle. Il avait vaillamment combattu en Espagne et en France contre la dictature et la tyrannie. Comment a-t-il pu, après tant d'années consacrées à la libération de l'homme, donner à un grand nombre de ses admirateurs l'impression de fermer les yeux devant le drame du peuple algérien et de couvrir, par sa présence au sein du gouvernement français, les tortures auxquelles ont été soumis Djamilia Boupacha et des centaines de patriotes musulmans ? Il a été difficile jusqu'à maintenant de répondre à cette question d'une façon satisfaisante. Mais il est probable que l'avenir dissipera les contradictions de la «politique algérienne» de M. André Malraux dont la vie et l'œuvre donnent un éclatant témoignage de la grandeur d'âme.

André Patry

2. Jean-Marc Léger et Jean-Marc Laliberté, «*Canadiens français, nous ferons ensemble la civilisation de demain...*», *Le Devoir*, 11 octobre 1963.

Jamais sans doute la salle des séances du Conseil municipal de Montréal n'avait retenti de tels accents, jamais un tel mouvement d'émotion n'avait gagné l'auditoire comme à cet instant où André Malraux terminait une brève mais étincelante improvisation par cet appel et cette prophétie : «*Je vous dis, Canadiens français, que la civilisation de demain, nous la ferons ensemble*».

L'alliance de l'intelligence et de la passion, d'un nationalisme ardent et d'un authentique humanisme, nous en avons eu hier matin à l'hôtel de ville de Montréal une éclatante et bouleversante démonstration. Dans des formules d'un admirable lyrisme, Malraux a abordé, très brièvement, trois thèmes : la place du Canada français dans l'ensemble francophone, l'évolution du Québec, l'avenir du Québec et son association à la France dans l'ordre de la culture.

Salut, Peuple debout !

Avec, il est vrai, beaucoup d'indulgence, le ministre a voulu voir dans Montréal une grande ville française, car même si les gratte-ciel sont pour l'instant d'origine et de style américains, «*vous leur imposerez votre marque, votre style... ils seront vôtres*». Il a d'autre part salué la place historique toute voisine de l'hôtel de ville, le château de Ramezay, lieu d'une capitulation dont le Canada français, a-t-il dit, est en voie d'effacer les conséquences : «*Salut, peuple debout ! salut, ville debout !*»

Et Malraux évoque plus loin la longue et dure résistance des Canadiens français qui «du fond de leur nuit» comme jadis en France les résistants «du fond de leur maquis» ont su retrouver dans leur propre courage des moyens et les instruments de leur émancipation.

Enfin, l'auteur de *L'Espoir* invite, avec insistance, les Canadiens français à la confiance en eux-mêmes, dans leurs ressources et leurs vertus : «*La France ne vous*

demande pas de la suivre : elle veut accomplir avec vous une grande œuvre, elle a pour cela besoin de vous». Et ce fut enfin, sur un ton vibrant, l'appel que nous citons en commençant.

M. Drapeau : Malraux, témoin de l'époque

Auparavant, le maire Jean Drapeau avait salué plus encore que le ministre «l'écrivain et le témoin par excellence de notre temps», l'auteur d'une œuvre «qui est, sous mille forme, la bouleversante démonstration de la grandeur, combien fragile, de l'homme... Vous avez fait ressurgir, même dans la nuit le plus pénible, des valeurs qui ont nom : courage, dignité et fraternité... Nous saluons une œuvre où sont rassemblés tous les drames et tous les rêves de notre époque».

Conquérir notre destin

Rappelant ensuite que l'auteur avait dit, récemment, que la communauté francophone attend du Canada français une contribution particulière, un accent, une dimension qui serait celle de l'espace, de l'immensité», le maire de Montréal a dit que «la nation canadienne-française répondra à l'attente du monde francophone dans la mesure où, d'une même démarche, elle retrouvera le sens et conquerra la maîtrise de son destin».

Soulignant que le passé du Canada français est composé de deux mille ans d'histoire de France et de deux siècles de résistance obstinée dans l'isolement, le maire a dit que dans la tâche qui nous incombe de bâtir un avenir lumineux «il faudra outre notre effort total, permanent, l'appui affectueux des autres pays francophones, et au tout premier rang d'entre eux, de celui qui fut et reste notre mère-patrie».

«La démonstration de la sympathie attentive, affectueuse de la France, dit M. Drapeau à M. Malraux, vous nous l'apportez aujourd'hui de la façon la plus haute et la plus émouvante qu'il eut été possible de concevoir».

Et le maire ajoute : «Votre seul nom évoque pour nous, avec le visage éloquent et souvent bouleversant de tous les héros de vos livres qui nous furent des frères, de grandes et exaltantes leçons : votre présence aujourd'hui nous paraît en même temps qu'un témoignage, une promesse».

Citant encore M. Malraux qui a dit «*La France n'est jamais plus grande que lorsqu'elle l'est pour tous les hommes*», le maire Drapeau a dit en terminant : «Votre œuvre, M. Malraux, a puissamment fait qu'elle le soit aujourd'hui encore pour tous les hommes. Qui, plus que nous issus d'elle, qui plus que les fils de la France, pourraient le sentir et s'en réjouir ? Et peut-être nous pardonneriez-vous de rêver secrètement d'apporter demain notre contribution modeste à cette grandeur et d'être étroitement associés à la communauté culturelle qui est notre patrie profonde. Cet espoir que nous entretenons vous l'aurez renforcé et cautionné aujourd'hui. Voilà qui ajoute encore à la ferveur de cette rencontre où vous nous aurez permis de vous dire, tout simplement, de quelles résonances est chargée pour nous votre visite et quelles promesses elle peut faire accéder enfin au domaine de la réalité».

3. Jean Basile, «Soyons ensemble une leçon de liberté», *Le Devoir*, 11 octobre 1963.

C'est sans trop de faste ni Marseillaise sinon quelques habits noirs et la ferveur attentive d'une grande foule qu'André Malraux, non plus ministre d'Etat mais écrivain, inaugurerait hier l'exposition de peinture française qui se tient actuellement au musée des Beaux-arts. Et c'était bien. Le vrai faste, c'était derrière la tribune d'honneur, le Braque, le Dufy, le Chagall, le Léger qui témoignaient de tout leur charme de toute leur sensibilité de toute leur virilité de la grandeur de l'art français.

On a beaucoup parlé d'André Malraux ces temps derniers et des différents aspects de cet homme qui en possède tant. On a peut-être oublié de mentionner l'orateur et le tribun, celui qui, en quelques phrases, d'un style inimitable, expose le problème, en tire

la quintessence, conclut enfin dans une période qui soulève inmanquablement les auditeurs. Et tout cela de la plus grande simplicité, comme seul sait l'être l'artiste conscient de ses moyens.

Malheureusement André Malraux improvise et s'il parle bien, il parle vite. Il n'est donc pas possible de donner ici le texte intégral de l'allocution qui n'a duré pourtant que quelques minutes.

C'est sur un tableau de la mort et de l'enterrement de Braque, dont le corps fut porté par les gardiens du Louvre tandis qu'éclairaient le cercueil les torches tenues par des militaires, que débute le discours. Et, sans transition lançant de tout son cœur, ce mot «Canadiens», repris d'ailleurs à plusieurs reprises comme si André Malraux voulait bien faire comprendre que l'identité nationale canadienne ne faisait pas pour lui de doute, il continue : *«Nous ferons ensemble que les hommes de génie soient traités comme des héros»*. Puis, passant à cet aspect de l'exposition de peinture française qui se réfère à l'art abstrait, l'écrivain continue : *«Valeur, non valeur de l'abstraction, ce genre de discussion est sans aucune importance... Ce qui est très important : abandonnant le modèle, la peinture a découvert par là sa liberté»*.

Quittant la peinture «dont le génie est contagieux», André Malraux signale que ce génie de la liberté est passé dans les mœurs. Et concluant sur le thème : *«Nous en avons assez des idées toutes faites. La France ce n'est pas le champagne, le Canada ce ne sont pas les berceaux. Canadiens, soyons maintenant ensemble une leçon de liberté»*. Et, abandonnant la tribune noyée sous la lumière des projecteurs et les éclairs des flash, André Malraux souriant, se tourne vers le mur qui se trouve juste derrière lui et dit : *«Et maintenant, voyons les tableaux»*.

C'était M. A. Murray Vaughan qui avait prononcé le discours d'ouverture où alternaient l'anglais et le français. Les représentants de la France au Canada, le ministre des Affaires culturelles, G.E. Lapalme et de nombreuses personnalités étaient présentes à la cérémonie.

4. Par Marc-Henri Côté, «L'Exposition française de Montréal est ouverte», *Le Devoir*, 12 octobre 1963.

Malraux : «*Faire la civilisation de l'Atlantique*»

«La rupture avec un passé médiocre et trop simple, la prise de responsabilité, face à l'union de la science et de l'esprit», voilà comment se traduit cette civilisation que la France apporte à l'humanité. M. André Malraux, ministre d'Etat du gouvernement français, au moment où il inaugurait officiellement, hier midi, l'Exposition française de Montréal, au Palais du Commerce, a évoqué en ces termes la mission de la France actuelle.

«Quel que soit le passé, nous faisons ensemble la civilisation de l'Atlantique, la seule civilisation du monde libre tout entier» disait-il.

Tout Montréal était venu saluer le moment tant attendu de l'ouverture de l'Exposition française.

M. Malraux, dans un geste caractéristique de salut fraternel a joint les mains en direction de la foule, en descendant les marches qui relient le Palais du Commerce à l'annexe tout spécialement construite pour l'Exposition française.

A l'adresse de M. Lionel Chevrier, ministre de la Justice, M. Malraux a prononcé un merci cordial à la fois au nom de la France et à titre personnel. *«Ce m'est devenu une habitude bien agréable de remercier quand je viens au Canada»*, disait-il.

M. Malraux a fait allusion à des paroles que venait de prononcer M. Chevrier, au sujet de la position géographique particulière de notre pays; il a voulu souligner à son tour qu'en 1942, aux jours les plus noirs, il avait écrit que la prochaine civilisation serait celle de l'Atlantique.

M. Malraux a noté que dans l'esprit des Français le Canada doit paraître sous un jour nouveau. «*Nous ne voulons plus être à vos yeux le champagne et que vous soyez aux nôtres les berceaux*», a dit le ministre d'Etat français.

Il poursuivait en ces termes : «*Le destin du monde réside dans une civilisation unique où se révèlent d'immenses différences. Ce n'est pas pour rien que les Etats-Unis fondés sur des individus se sont transformés tard en nation, alors que le Canada se constitue par des nations qui veulent vivre et survivre.*»

M. Malraux a rappelé que M. Pearson, Premier ministre du Canada, se propose de se rendre bientôt en France. Comme M. Chevrier venait de souhaiter au délégué de la France, la bienvenue de l'Atlantique au Pacifique, M. Malraux a voulu donner au chef du gouvernement canadien l'assurance d'un accueil aussi fraternel, de la Mer du Nord à la Méditerranée.

L'Europe l'accueillera, a dit M. Malraux, en voyant en lui le trait d'union entre les civilisations anciennes et la civilisation nouvelle d'Amérique.

«*Les hommes doivent vivre avec leur force et leurs rêves et faire ensemble que la force soit digne des rêves*», a conclu M. Malraux, au terme d'une allocution qui prenait valeur d'hommage à la collaboration de la France et de notre pays sur le plan de la civilisation, à la collaboration de deux nations dont les liens intimes sont à la fois ceux du sang et de l'histoire.

«*Nous saluons avec joie ce témoignage éclatant de la vitalité et de la jeunesse de la France de 1963 qui confirme que dans le monde moderne elle reste aussi grande que dans le passé, que dans l'ordre des sciences et des techniques elle vient au premier rang comme dans le domaine des valeurs culturelles*» devait déclarer le ministre de la Justice au Canada, M. Lionel Chevrier.

Remplaçant le premier ministre Pearson, M. Chevrier a prononcé avec beaucoup d'aisance un discours d'une très belle inspiration.

Après avoir rendu longuement hommage à l'œuvre de Malraux et rappelé sa carrière de combattant de la liberté, il a salué en lui «le grand ministre, qui après avoir été frère d'armes du général de Gaulle en est aujourd'hui l'éminent collaborateur».

Le ministre de la Justice dit ensuite les nombreuses raisons que nous avons de nous réjouir de la tenue d'une pareille exposition à Montréal. Elle démontre à tous les Canadiens, dit-il, la place de la France dans le monde actuel, elle est une affirmation éloquente de la vigueur de notre culture commune, elle représente pour les Canadiens français un évènement extrêmement important psychologiquement et culturellement, enfin elle doit être le signal d'une nette expansion des échanges et des relations de toutes sortes entre la France et le Canada.

Le ministre n'a pas manqué de souligner le rôle du Canada comme il le voit : réconcilier les forces divergentes de son passé, assurer l'épanouissement et la communion de ses deux cultures nationales, refuser la fusion dans un vaste ensemble nord-américain tout en coopérant étroitement avec son grand voisin, mais en coopérant aussi avec les pays les plus proches de lui par le sang, l'histoire et la culture.

«Nous avons 400 ans de liens avec la France... Nous saluons en vous la France que nous aimons, que nous chérissons», de dire le ministre, ajoutant cependant qu'il ne s'agit pas de bons sentiments, si légitimes et si élevés soient-ils, mais du besoin pressant pour le Canada de profiter de tout ce que la France contemporaine offre au monde notamment dans les domaines de la recherche scientifique, du progrès technique et de la production industrielle.

Près de mille invités avaient pris place dans l'annexe au Palais du Commerce, là où les constructeurs français d'équipement lourd montrent leurs plus récentes réalisations.

Un premier élément du groupe officiel descendit les gradins et la brève cérémonie d'ouverture débutait sans tarder par le chant des hymnes nationaux que rendait un chœur polyphonique de chanteurs et chanteuses français et canadiens.

5. Par Marcel Thivierge, «Malraux : La France peut vous apporter la confiance en vous», *Le Devoir*, 14 octobre 1963.

Québec — *«Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous»*, a déclaré M. André Malraux vendredi soir, au dîner qu'offrait le gouvernement du Québec.

Dans une brillante improvisation, le ministre des Affaires culturelles de France a dit que *«le jeu de l'esprit et du destin»* était joué actuellement par les Etats-Unis, qui en sont fortement conscients, avec d'immenses moyens; *«mais je pense aussi que ce jeu est joué pour le reste du monde avec d'autres moyens, je dis simplement d'autres moyens»*.

«Nous, nous jouons ce que je viens de dire avec nos propres moyens et pour notre cause. Si c'est la civilisation américaine qui gagne, eh bien qu'elle gagne pour Dieu et pour le monde ! Si elle perd tant pis ! Si c'est la civilisation russe qui gagne, qu'elle gagne pour la Russie ! Mais puisque nous pensons que peut-être elles ne gagneront pas et, alors, si c'est nous qui gagnons, puissions-nous avoir l'honneur d'avoir gagné ! Tous ensemble, nous allons entrer dans ce jeu, car nous n'avons pas le choix. Chaque nation aujourd'hui ou plus exactement chaque groupe de nation dans l'ordre de l'esprit est en face de cet enjeu ou en face de rien».

Répondant plus directement au discours de M. Jean Lesage, le ministre français a déclaré : *«Il est certain que vous devez cultiver ce que vous appelez "votre différence". Il est certain que ce que vous pouvez apporter au monde c'est d'une part ce que j'ai appelé, l'immensité canadienne et aussi, ce que je ne sais pas, ce que vous ne savez pas, parce que personne n'a jamais su ce qu'était son âme, dans l'ordre du destin du monde. D'avance, le Canada c'est l'immensité et l'un des pays où l'épopée de la lutte contre la terre est la plus haute»*.

«Et en définitive, le résultat sera peut-être un pauvre poète canadien, en ce moment dans dieu quelle chambre de Montréal, qui écrira sur sa maîtresse noire et qui plus tard s'appellera Charles Baudelaire. Mais pour qu'il puisse le faire, il faut

d'abord, comme Baudelaire qui manquait tellement de confiance en lui-même, qu'il ait confiance dans les vers qu'il écrits et qu'il sache qu'ils peuvent réellement concourir à la beauté du monde».

«Je n'ai donc qu'une chose à vous dire, je l'ai dite naguère et certainement moins précisément que je vais la dire de suite : ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous».

Plus tôt, le ministre français avait défini la culture comme l'ensemble des forces de survivance, survivantes parce qu'elles ont survécu, parce qu'elles sont victorieuses de la mort, forces que tous nous devons opposer aux *«forces non moins millénaires que j'appelais tout à l'heure les forces démoniaques».*

«Pour simplifier, ou bien l'ensemble des usines de rêve (cinéma, radio, littérature, etc.) rendra l'humanité asservie aux puissances qui sont derrière ces rêves ou bien l'humanité choisira dans ce qui a survécu sa part la plus haute, parce que, si la culture a un sens, c'est très simplement l'héritage de la noblesse du monde.

«Il n'y aura du moins dans le monde libre qu'une civilisation. En face des gratte-ciel que nous devons défendre, en face du cinéma et de la radio que nous devons défendre, parce que a priori ce qui est le moyen de la mort peut être aussi le moyen de la vie et que ce cinéma et cette radio puissent faire qu'une actrice suédoise, dirigée par un metteur en scène allemand pour un film américain fasse pleurer des gens dans tous les cinémas du monde, ceci n'est pas ce qu'il nous faut rejeter.

«Ce que nous devons faire, c'est de savoir où est le domaine de la mort et où est le domaine de la vie. A partir du moment où nous le savons, à partir du moment où nous le souhaitons, nous savons alors que nous entrons dans l'ordre de l'esprit, dans le jeu du destin.»

C'est à ce moment que M. Malraux a enchaîné en disant que ce jeu était joué par les Etats-Unis et le reste du monde.

Samedi matin, M. Malraux, Mme Malraux et sa suite ont visité, en compagnie du Premier ministre, les salles de l'Assemblée législatives et du Conseil législatif.

A la bibliothèque du Parlement, le bibliothécaire, M. Jean-Charles Bonenfant, a fait admirer à ses hôtes la première édition canadienne de *Maria Chapdelaine*, les premiers journaux canadiens et quelques autres reliques.

M. Malraux s'est rendu ensuite à l'hôtel de ville de Québec où le maire, M. Wilfrid Hamel, et quelques échevins l'ont reçu.

Dans le salon du maire, M. Georges-Emile Lapalme a fait remarquer au ministre français une photo du président de Gaulle.

«*S'il était ici, a dit en souriant M. Malraux, il vous dirait : "Je suis ici depuis 300 ans !"*»

Quelques minutes plus tard, M. Malraux et sa suite étaient les hôtes des autorités et professeurs de l'université Laval dans le vieil immeuble du Quartier Latin.

Au moment où la caravane officielle descendait rue Sainte-Famille pour s'engager dans l'étroite ruelle de l'Université, le policier en charge de la circulation a crié à ses collègues : «*Watch out, les v'lons !*»

Inutile d'ajouter que l'expression jurait dans le paysage et dans de telles circonstances !

Le recteur, Mgr Vachon, a rappelé l'histoire de cette institution et dit tout son attachement à la culture française. «*Si tous nos livres français étaient, un jour, brûlés dans un fol autodafé, nous serions obligés de recommencer à neuf et par la France.*»

Il a souhaité que les Canadiens français redécouvrent le vrai visage de leur mère patrie.

M. Malraux a répondu très brièvement en faisant remarquer que l'idée et le sens de l'éducation semblaient presque complètement disparus dans le monde actuel.

«*Pendant des siècles et pendant des millénaires, il y a eu une certaine façon de forger l'homme qui est en train de disparaître complètement. Le pays le plus puissant du monde, les Etats-Unis, a une conception de l'enfance. De ce système, nous voyons naître les blousons noirs. En Russie, par des moyens différents, pour des raisons*

Les articles du Devoir (Montréal) publiés à l'occasion de la visite du Québec par André Malraux en octobre 1963.

absolument opposées, on obtient le même résultat. La même enfance délinquante se retrouve à Paris, à Mexico et de l'autre côté du rideau de fer.

«Vous avez ici une des rares possibilités de défense de l'homme par la formation de l'enfant. Vous défendez un des motifs par lequel l'homme devient l'homme.»

Puis, s'adressant plus particulièrement à Mgr Vachon, il a dit : *«Votre vocation est ailleurs, mais elle est aussi ici. Pour ce que vous êtes, pour ce que vous faites et ce que vous ferez, la France vous remercie.»*

Après le déjeuner à Bois-de-Coulonge, M. Malraux a visité le musée provincial où il semblait prendre un vif plaisir à commenter chaque peinture et chaque objet d'art qu'il examinait.

Hier, après une tournée du Vieux-Québec, le ministre français s'est rendu dans le parc des Laurentides, a déjeuné au chalet du Lac à l'Epaule, et admiré le paysage automnal.

6. Jean-Marc Léger, «André Malraux fait le bilan de la mission : – Mon impression dominante du Québec : L'espoir ! – Ce qui m'a frappé dans vos œuvres : Leurs intentions !», *Le Devoir* du 16 octobre 1963.

«L'impression majeure que j'emporte de mon séjour parmi vous ? Ce qui me reste comme l'image dominante, la caractéristique principale du Canada français : L'Espoir !» Ainsi, André Malraux inaugurerait-il hier la conférence de presse qu'il donnait à l'hôtel Windsor quelques heures avant de repartir pour la France, après avoir passé huit jours au Canada, principalement dans le Québec.

«Les Canadiens ? devait-il dire plus tard. Je ne les connais pas; je n'en connais pas. Je ne connais, je n'ai connu que des Canadiens français». Et le ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles de France reprenait une phrase qu'il avait prononcée à

son arrivée : *«La France n'a de remords qu'à l'égard des Canadiens français... Il ne s'agit certes pas d'ignorer l'existence des autres mais il est assez normal que nous pensions d'abord à vous... Et il y a tout ce que nous pouvons faire ensemble».*

Pendant plus d'une heure et demie, Malraux devait répondre aux questions d'une cinquantaine de journalistes de la presse et de la radio, questions qui allaient de la poésie canadienne-française aux relations France – Etats-Unis, de l'architecture québécoise à l'Exposition universelle de 1967 en passant par les raisons qui l'ont amené, lui, à choisir d'œuvrer avec le général de Gaulle.

Des réponses, substantielles, senties, vécues : l'expression, une fois de plus, d'une intelligence exceptionnellement brillante et d'une sensibilité extraordinairement riche, ce qui lui permet à la fois de saisir promptement l'essentiel et de pressentir admirablement ce qui doit être. Il aurait fallu notamment que nos urbanistes, nos architectes, nos planificateurs l'entendent proposer ce que pourrait être Montréal demain, ce que pourrait être à partir des données et des matériaux actuels une architecture québécoise originale.

Pourquoi avec de Gaulle ?

Un moment délicat, difficile et prenant à la fois, fut celui où le ministre eut à répondre à la question (mais c'était en vérité à l'écrivain et au combattant qu'elle était adressée) suivante : *«Comment expliquez-vous que l'auteur des *Conquérants* soit aujourd'hui ministre du président de Gaulle ?»*

L'espace d'un instant, on eut l'impression chez Malraux d'une sourde irritation : *«Si vraiment vous ne le sentez pas, je ne saurais vous l'exprimer... Essayons tout de même».*

*«Vous avez parlé de l'auteur des *Conquérants*, parlons plutôt de celui de *L'Espoir*, car *L'Espoir*, c'est l'Espagne, à tous égards plus proche de nous, dont le combat était alors un miroir des conflits du monde et où je me suis engagé beaucoup plus totalement encore qu'en Chine».*

La guerre m'a révélé la patrie

«Ce n'était pas l'Espagne que je défendais... je n'étais pas Espagnol. Ce pourquoi j'ai combattu alors c'était une idée de la justice et une idée du prolétariat, que je plaçais l'une et l'autre d'abord et avant tout. Et je suis rentré en France. Et il y a eu la guerre, l'occupation, les maquis... La guerre m'a révélé le pays que je portais en mon cœur; je l'ai découvert comme j'en ai découvert le poids dans le monde et le prix de ce qu'il représente... J'ai compris qu'on ne fait pas la fraternité universelle contre les patries mais grâce aux patries, à partir d'elles et avec elles... Je ne dirai pas qu'aujourd'hui je place la France avant la justice mais avec la justice... et sans doute avant le prolétariat, qui ne saurait d'ailleurs plus avoir le visage qu'il eut dans l'Espagne des années 30».

De Gaulle : L'honneur et la justice

«Et de Gaulle ? J'ai découvert un homme qui a maintenu l'honneur comme un songe invisible au-dessus de ma patrie blessée, muselée, qui a rendu à mon peuple sa dignité, à ma patrie son visage et sa vérité. Et sa justice aussi. Cela, on peut bien la discuter, mais de Gaulle pour moi, c'est d'abord l'honneur et la justice de la France, dans la France... et une grande part de l'honneur et de la justice du monde».

A un autre moment, Malraux fut conduit à répéter que *«la France ne demande pas au Canada de la suivre : le temps des prétendus leaderships est terminé... Elle croit, je crois que nous avons beaucoup à faire ensemble parce que nous avons beaucoup en commun, dans notre héritage et dans nos aspirations. Certes, je n'ignore pas les différences et qui sont considérables entre Français et Canadiens français. Je préfère regarder pour l'instant tout ce qui nous unit et mesurer toutes les chances que nous avons d'œuvrer ensemble dans la civilisation nouvelle».*

A propos des Etats-Unis

Malraux a tenu d'autre part à dissiper certains malentendus causés par une mauvaise interprétation de ses propos antérieurs sur la civilisation américaine : *«Ce que j'ai dit, beaucoup d'Américains le disent eux-mêmes... En matière de culture, les Etats-Unis souffrent de l'absence d'un centre, d'un moyen d'incitation, d'organisation, d'une permanence de volonté idéologique sur le plan culturel... Je crois qu'ils seront amenés comme vous et nous à se donner ces moyens qu'ils s'appellent ou non "ministère des Affaires culturelles"... On ne pourra s'en remettre indéfiniment au généreux mécénat du secteur privé.*

Et puis, il y a leur architecture : ils ont défini une architecture des maisons, des buildings mais pas la grande architecture des ensembles. C'est en cela que vous ne devez pas les imiter. L'économie américaine appelle l'architecture de la construction; vous avez la chance de faire une architecture des grands ensembles».

Perspectives pour Montréal

Et le ministre de convier les Canadiens, les Montréalais en particulier à profiter d'une part du mont-Royal, de l'autre de l'Exposition universelle de 67 pour donner à cette ville une architecture qui la singularise et qui soit une contribution unique, une manifestation singulière dans le monde. Non pas se contenter d'immeubles isolés mais concevoir des grands ensembles où, dans une conception moderne, s'associent dans une harmonie grandiose, les palais, les jardins, les monuments, etc.

Enfin, M. Malraux devait dire sa profonde satisfaction à avoir pris la mesure *«de cette ville qui surgit, qui monte, de ce peuple qui se transforme... Je suis arrivé avec mes souvenirs, mes sentiments et une masse de renseignements de premier ordre... Mais tout cela et les photos elles-mêmes ne sauraient donner le sentiment et l'impression qui naissent du contact avec la réalité des hommes, de leurs villes et de leurs institutions».*

Les articles du Devoir (Montréal) publiés à l'occasion de la visite du Québec par André Malraux en octobre 1963.

Et le ministre a tenu à souligner l'amitié profonde dont il a été l'objet, la chaleur de l'accueil qu'il a partout senti. Et, il a cité une anecdote dont il fut témoin à Québec : *«Des jeunes gens sur mon passage : l'un crie : "Vive la Laurentie", un autre "Vive le Canada", un troisième : "A bas le Canada"... Puis ils ont échangé des mots et se sont finalement serré la main. Comment nier... que vous soyez Français ?»*